

## Roque et roule, pour toujours !

Je descends du train et je pose enfin mes deux valises sur le quai de la gare à Concorès. Tu parles d'une galère ! Tu as déjà cherché le Lot sur la toile ?

Alors, déjà, cette andouille de moteur de recherche te prend pas les majuscules. Ensuite, ben, il te propose *a lot of lots* in english in the texte. Ouai, parce qu'il a beau te localiser -malgré ton interdiction- et tu as beau le paramétrer -en français et sans publicité- il commence toujours par te parler British et après, il te propose de repeindre ta cuisine ou de t'installer une douzième pompe à chaleur. 8030000000 résultats en 30 secondes. Toi tu voudrais faire ça, une vie te suffirait pas.

Alors tu lui demandes de te renseigner sur le Céou, mais si tu tapes *céou* -sans la majuscule puisqu'il n'en a rien à battre- là, il te demande « *T'es sûr ? Tu veux pas plutôt que je cherche, où c'est ?* »

Parce que, comme tous les moteurs de recherche, il part du principe que tu tapes avec tes pieds sur un clavier tchéchène ou tamoul et que t'es dyslexique des orteils ou que, tout simplement, tu cherches, pour le fun, sans savoir quoi. Et si t'as le malheur de taper Concores, il croit que tu l'insultes, ce con ! Ça le défrise alors il freeze. Il lague, il bugue et il te laisse sur le carreau.

Non, je déconne. J'ai pas cherché sur la toile. Ce coin-là je le connais comme ma poche revolver.

Quand Aldo m'a téléphoné en me disant, « saute dans un train et rejoins-moi à Concores, je nous ai trouvé un boulot », je me suis tout de suite méfié. D'abord, parce qu'Aldo ment comme un arracheur d'ongles et qu'ensuite, je ne cherche pas de boulot. Jamais. C'est le boulot qui me cherche. Mais quand il a ajouté, « c'est, un truc de deux ou trois jours, juste le temps de leur montrer qu'on sucre pas les fraises ». Alors, là, j'ai compris que c'était du sérieux. Parce qu'au village, y a pas plus de fraises que de gare en bocal.

Je me suis assez souvent fait arrêter, avec un bel ensemble, par la population indigène, à Souillon, Gourdac, Gramier ou Assat, pour connaître la réalité du réseau ferré du coin. Et question fruits de saison, pour ce que j'en ai vu, ici, c'est plutôt des châtaignes qu'on ramasse et qu'on distribue royalement. Ce coin-là, c'est la Corse du Quercy ! Les petits cochons noirs en moins.

Qu'est-ce qu'il croit ce fumier, qu'il va m'avoir comme ça ? C'est plus de mon âge ces conneries.

N'empêche, il me connaît bien l'Aldo. Une nuit là-dessus et j'ai pas pu résister. J'ai fait mes valises et me voilà. Deux, les valises. Une pour mes petites affaires et mon costard de rechange et l'autre pour le matos. On n'est jamais trop prudent.

Aldo et moi, c'est une longue histoire. On venait ici quand on était minots, chez la mémé de Momo. Tous les été, pour les vacances, avec d'autres gosses du Secours Pop. Non pas qu'on soye orphelins, mais comme qui dirait que nos parents n'étaient pas très disponibles. Dès leur enfance nos pères se refaisaient une petite santé tout en bouffant de la roquette et nos mères arpentaient les trottoirs du côté de Bastille ou grimpaient à Ménilmuche pour se muscler les mollets. Faut pas s'étonner qu'on ait un peu dévié. La génétique on peut pas lutter contre, pas vrai ?

Momo, lui c'était un nanti. Sa baronne, elle tenait le bar-tabac du Chien assis vers la Contre-escarpe et son

père... Son père était allé, un soir chercher ailleurs des allumettes. Parce qu'il y avait pas assez de choix chez lui, qu'il disait. Et il n'est jamais revenu. Mais, contrairement à nous, Momo, lui, avait une mémé. Comme il se serait ennuyé tout l'été seul avec elle, elle s'était arrangé pour prendre d'autres gamins pour lui tenir compagnie.

On passait toutes nos vacances à courir le causse. À se glisser dans des trous. À escalader des falaises. Le moindre rocher était une montagne, la moindre faille un aven. Et les moutons, c'était nos bisons. Quand on avait rigolé et sué un bon coup, on plongeait tout nus dans la rivière pour se rafraîchir et on ramenait assez d'écrevisses pour se faire de une fricassée à quatre heures et en garder, encore un peu, pour l'apéro du pépé.

Le pépé, c'était pas le pépé de Momo, pas même celui de la mémé. C'était le voisin. Un vieux qui était resté à la ferme quand ses gosses étaient partis à la ville. Du coup, il s'ennuyait et la mémé l'invitait. Ça lui plaisait bien d'avoir de la jeunesse autour de lui. Il nous criait après quand on visait le cul de ses poules avec nos lance-pierres pour les ébouriffer. Mais il nous taillait des bâtons de noisetier, des sifflets dans les branches de sureau et nous fabriquait des moulins, qu'on faisait tourner dans le fil des ruisseaux, entre deux cailloux.

Les gens se méfiaient un peu de nous au village. *Ces gamins de la ville, c'est de vrais sauvages.* Les femmes nous chassaient du lavoir en claquant leurs battoirs dans l'eau pour nous éclabousser quand on poursuivait les grenouilles et le jardinier du château, le garde, comme on disait, agitait sa fourche et nous promettait une volée de chevrotine, chaque fois qu'il nous surprenait accrochés aux grilles ou à cheval sur le mur du parc. Mais c'était des braves gens. Il y en avait toujours une, pour nous faire goûter ses confitures -*il faut les remplumer ces petits-* ou un, pour nous montrer comment accrocher un hameçon à nos lignes -*prend un porte-faix, vaï, c'est plus croquant qu'un ver.* Elles sont pas folles les truites, elles savent ce qui est bon- et chacun était là, pour nous applaudir et nous encourager quand on faisait la course en sac de patates ou qu'on s'essayait à la pétanque, sur la place.

Je regarde autour de moi, après que le transport « à la demande » m'a déposé, mais à part un chat roux qui se chauffe dans la poussière au soleil, il n'y a pas âme qui vive. Ça n'a pas beaucoup changé, même si ça fait presque trente ans que je ne suis pas revenu. Des affiches colorées. Un peu plus de fleurs, peut-être ? Un peu moins de bruit, c'est certain.

Un coupé 504 Peugeot, rutilant de noir, quoiqu'un peu cabossée des ailes, déboule au bout de la rue, se tape un demi-tour sur les chapeaux de roues devant le monument aux morts et me fonce dessus à toute berzingue. J'ai juste le temps d'apercevoir, derrière le volant, les lunettes et le long nez d'Aldo sous son chapeau. Un petit saut, vas-y Jojo, et j'esquive, à l'aise Blaise. Il freine en faisant voler le gravier et sans prendre la peine de se garer, s'éjecte hilare de la bagnole pour me sauter au cou et me serrer dans ses bras.

Moi aussi ça me fait plaisir de revoir sa tronche de cake. Et c'est en rigolant qu'on s'installe dans son carrosse et qu'il m'embarque. Sur la banquette arrière, s'entassent son sac à dos, deux cubis de rosé, des trucs bizarres qui font des bosses dans des poches plastique et, au sommet de la pile son étui à guitare.

Il est déjà en tenue et, avec son costard râpé, son chapeau et ses lunettes noires Blues Brothers'style, l'étui, genre cache-sulfateuse, ne dépare pas. Si avec tout le raffut qu'il a fait, le village n'est pas au courant qu'on

est là, c'est qu'ils sont tous, sourds, ou déjà morts. Le gang est de retour, qu'on se le dise, et pas pour rigoler ! On fonce chez mémé. Sûr qu'il y a longtemps qu'elle a clamsé la pauvre, mais c'est Momo qu'on va chercher. Il a hérité de la bicoque et c'est là qu'il vit désormais. Rien de tel que la cambrousse pour se planquer. Il a sa fille avec lui. Une gentille petite. C'est comme une nièce pour nous. Bizarrement, elle a repris la ferme. L'amour de la campagne ça se commande pas. Moi, ça va cinq minutes, mais très vite je m'emmerde. Elle, du jour au lendemain, ça lui est venu et elle s'est mise à faire des fromages. Des bio, bien sûr. C'est l'époque qui le veut. Aussi, quand le Momo a eu son accident et qu'on a dû arrêter de faire les zouaves, c'est chez elle qu'il a trouvé refuge. Sûr que sans ses guibolles, c'est pas très rock n'roll, la vie.

Lucille est dans la cour, quand on débarque et c'est déjà midi. Elle nous fait de grands gestes de bienvenue et file dans la maison, tandis qu'on se gare et qu'on sort nos affaires.

À la place du vieil escalier de pierre, des trois marches sur lesquelles on s'asseyait pour écosser les haricots de la mémé, y a un plan incliné, bétonné. Et Lucille revient, poussant devant elle un fauteuil roulant, avec Momo dedans. C'est petit, un grand homme sans ses jambes.

Ça me serre le cœur de revoir mon pote. Après l'accident, je suis allé plusieurs fois à l'hôpital. Couché, avec un drap sur son absence de jambes, ça faisait pas pareil. Je me rends compte qu'en fait, je ne l'ai jamais vu « debout », depuis. Ça surprend un peu de le voir comme ça.

Je suis obligé de me pencher pour l'embrasser. Et ce con qu'est pas rasé. Ça pique et ça gratte. Normal que j'ai les larmes aux yeux. Aldo est plus à l'aise. L'a pas été surpris, lui, Momo il l'a quasiment pas quitté, ils se revoient souvent. Pour les fêtes et les vacances. Et même, sans raison, quelquefois, il passe juste en voisin.

Lucille nous a préparé un fameux gueuleton. Un poulet sauté avec des girolles qui embaume jusque dans la cour. Et, bien sûr, ses fromages et un pastis comme dessert. Attention, je te vois venir.

Tu te dis c'est quoi ces arsouilles qui finissent un repas et en bousillent les saveurs, avec un verre de jaune anisé. Bourrique que tu es ! Espèce d'âne inculturé. Iconoclaste sous-alimenté ! Le pastis, ici, c'est pas ça.

Déjà, avec son poulet pris dans sa basse-cour et les girolles ramassées dans le petit bois de la combe, derrière la ferme, elle nous avait gâté la Lucille. Mais se fendre d'un pastis !

Ah, la brave gamine, ça veut dire qu'elle s'est levée aux aurores, pour peler les pommes de son verger -des pommes fermes et juteuses, avec juste ce qu'il faut d'acidité fruitée- et qu'ensuite elle a fait sa pâte. Et alors, que tu dis, y a pas de quoi en faire tout un plat de ce truc. C'est juste une croustade ? Abruti gastropathe ! Raclure d'épluchure. Estropié des papilles ! Ok, c'est que de l'eau, de la farine et des œufs. T'ajoute les pommes, le sucre, l'huile, sans oublier, le rhum ou, mieux, l'eau de vie de prune du pépé. Et il en reste !

Il était bouilleur de cru et il t'avait fait un de ces stocks. De quoi abreuver la maisonnée jusqu'après la quinzième guerre mondiale. Et en plus, la blanche, ça périt pas. Avec le temps, contrairement à toi, elle se bonifie. Bref, pauvre nase, si tu crois que c'est une croustade comme celle que ta bourgeoise achète au supermarché, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude et t'es pas près de le voir ressortir.

Ta pâte, tu la travailles et puis tu la laisses reposer une bonne heure, la pauvre petite, parce qu'elle aura besoin de toutes ses forces et de tout son temps pour se mettre en forme. Puis tu prends ton drap le plus blanc

et tu en recouvres une table. Pas une table en formica, d'un mètre carré rabattable, comme tu as dans la cuisine trois-en-un de ton petit meublé de banlieue. Non, une belle table de deux bons mètres de long. Tout en châtaignier. Ou en chêne, ma foi, on est pas dans le Quercy pour rien. Et quand ton drap est bien posé, bien repassé, tu l'étales ta pâte. Pas dans un petit coin, en radin. T'y vas, généreusement de tout ton long et de tout ton large. Et quand elle fait la nappe, fine, transparente et légère, tu poses tes tranches de pommes dessus et tu m'arroses tout ça de sucre et d'alcool mêlés. Et puis roules, ma poule ! Tu en fais un gros serpent, un boudin dodu et parfumé, que tu façannes en escargot au fond d'un plat. Et tu mets tout ça au four.

Et là, tu verras ta pâte s'effeuiller comme une strip-teaseuse dans le plus chaud des rades. Elle va te faire son numéro, sans barguigner. Et vas-y que je me soulève, que je papillonne, que je papillote. Et je te fais risette, et je me tords en frisettes, et que je dore et que je te prends de jolies couleurs.

Et quand tu portes ça en bouche... Dedieu ! Ça se dissout, ça t'imprègne et ça croustille et le jus sacré t'emplit la bouche de parfums et de saveurs fondues-emmêlées. Tout ça pour dire qu'on s'en est mis plein la panse et que la Lucille elle s'est donné du mal pour nous recevoir comme il faut.

De vachement belles retrouvailles. La jolie petite gueule de la gamine, sa bonne bouffe et le rosé d'Aldo y sont pour beaucoup. Et qu'est-ce que ça fait plaisir de rigoler de concert, comme par le passé.

Après on fait une petite sieste, manière d'être parés à cogiter. Persiennes closes rayant le parquet de soleil tamisé. Presque le bonheur retrouvé.

Pour le goûter, on finit le pastis avec un bon café pour bien se réveiller et on se met au boulot. On commence par causer business. On est des gars sérieux. On n'a rien contre de petites vacances mais faut bien croûter. Ça ne pas prend trop de temps. Comme toujours, entre nous, c'est de l'équitable et du durable. On décide de se partager le pactole à l'ancienne. À parts égales, plus un pourboire pour la gosse. Ce point réglé, on se lance. Il nous faut un plan d'enfer. Calé à la seconde près, pour pas gâcher nos effets. Même sur un fauteuil Momo est indispensable, c'est lui, avec toute sa batterie, astiquée de frais, qui donne le rythme. On a la gnaque, pas un poil rouillés. On sait qu'il y aurait un sacré comité d'accueil. Ils nous attendront au tournant. Mais on est prêts qu'on peut l'être. On a même prévu de quoi couvrir nos arrières. Pas besoin de répéter.

Aldo me dit, toi qu'a gardé ta belle voix, t'oublieras pas de saluer tout le monde en arrivant, qu'ils voient qu'on sait vivre et qu'ils ont pas affaire à des marioles.

Lucille et ses gamins, qui reviennent du village où ils avaient des trucs à préparer pour demain, passent la tête par la porte et nous fait sa mijaurée. *Allez les tontons, soyez pas vaches, montrez-nous-en un bout qu'on voit si vous avez pas perdu la main.* Alors, pour eux, Aldo a branché l'ampli et lancé son riff de la morkitu, en vrai apache. J'ai ouvert ma valise -la plus grande- et j'ai sorti mon sax.

Je te dis pas le Festival que ça va être. Vont voir comment qu'on va les chauffer ces jeunots. On va te les flinguer ! Les dézinguer. Le savent bien, les vaches. Sur leurs affiches c'est notre nom qui s'étale. En grand. Pour fêter le retour des **Tontons Zingueurs**. Rock'n'roll for ever !